Ami du Clergé du 1er mai 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petits prônes sur les commandements. — IX. *1er commandement :* Le culte du Sacré-Cœur, 177.

Causeries sur la Messe. — XVI. Offertoire, 178.

Retraite pour renouvellement des promesses du baptême. — *2e jour :* VII. Sainteté à proposer aux jeunes filles, 179 ; — *3e jour :* VIII. L'Eucharistie, 179 ; — IX. La charité envers le prochain, 180 ; — X. La communion fréquente, 180.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — X. Dans « l'ascenseur » divin, les grandes vertus des « tout-petits », 181.

En lisant. — La jeunesse contre le mal (S. S. Pie XII aux étudiants français), 184.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

1er commandement de Dieu

IX

LE CULTE DU CŒUR DE JÉSUS

Mes frères,

Nous adorons Jésus-Christ et nous l'adorons totalement dans sa divinité, dans son humanité : l'âme et le corps et toutes les parties du corps. Cependant, l'Eglise ne permet pas de rendre un culte à chacune d'elles, sauf à certaines symbolisant expressément l'amour immense du Sauveur envers nous : tel le Cœur de Jésus. En quoi consiste le culte du Cœur de Jésus ? Comment réaliser ce culte ?

I. — *En quoi consiste le culte du Cœur de Jésus*

Le culte du Cœur de Jésus consiste à porter spécialement notre vénération sur son cœur. A sa personne le Fils de Dieu a daigné unir un corps et une âme semblables aux nôtres. Dès lors, il possède comme nous un cœur de chair ressentant les impressions de son âme... Au cours de la vie mortelle du Sauveur, ce cœur se dilatait sous les émotions de la joie ; se resserrait dans la tristesse et la douleur. Mais comme en Jésus-Christ la nature humaine est unie à la personne du Fils de Dieu, son Cœur n'est pas seulement le cœur d'un homme, c'est le cœur de Dieu. Toutes les impressions, tous les mouvements de ce Cœur sont des actes divins parce que ce sont des actes d'une personne divine. Car le Cœur de Jésus proposé par l'Eglise à nos hommages est un cœur plein de divinité : c'est l'Homme-Dieu tout entier que nous adorons dans son Cœur.

Peut-être, direz-vous, pourquoi est-ce plus particulièrement au Cœur que s'adresse ce culte privilégié ? C'est que parmi les hommes on n'estime, on ne recherche que le cœur. Le cœur est tout. A lui sont attribuées les impulsions généreuses, héroïques ; à lui, dans toutes les langues comme dans toutes les pensées humaines, la source de la sensibilité, de la tendresse, de l'affection ; à lui, l'obligé adresse sa reconnaissance. Il vous est donc facile de comprendre l'objet du culte du Cœur de Jésus : c'est le cœur matériel de Jésus, considéré comme une des parties les plus importantes de son corps sacré, cœur de chair qui bat dans sa poitrine, cœur formé par l'Esprit Saint du plus pur sang d'une Vierge, cœur, chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, « éclat de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu. »

Je ne dis pas assez : le culte du Cœur de Jésus s'adresse à l'amour du Fils de Dieu pour les hommes, honoré sous le symbole de son cœur de chair, amour inénarrable. En adorant le cœur de Notre-Seigneur, c'est son amour sans borne que nous adorons ; cet amour qui l'a fait descendre du ciel, qui l'a porté à se revêtir de notre chair, à se faire obéissant et à se livrer à la mort pour nous : *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Le Cœur de Jésus ! c'est le cœur de ce Dieu pauvre, de ce Dieu souffrant, de ce Dieu crucifié ; c'est le cœur de ce Dieu compatissant qui pour nous a pleuré sur la paille d'une étable, a embrassé une vie d'humiliations, enduré la trahison et l'abandon, les angoisses et les tourments, est mort au Calvaire avec le pardon sur les lèvres. Le Cœur de Jésus ! c'est le cœur de ce Dieu qui consent à habiter parmi nous au tabernacle, qui chaque jour sur l'autel rappelle sa mort pour nous, qui se fait un bonheur de nous donner son corps pour nourriture de notre âme. Le Cœur de Jésus ! Je le vois ce Cœur palpitant, brûlant d'amour pour nous ; et je me sens incapable de célébrer et de chanter ses grandeurs. Je ne puis que m'écrier : « O Cœur de Jésus, ô Amour immense de mon Sauveur ! O charité ineffable de mon Dieu !... »

II. — *Comment réaliser ce culte*

A tous les témoignages d'amour prodigués par le Cœur de Jésus les hommes répondent par une froideur, un oubli déconcertants, quand ce n'est point par la haine et l'injure. Hélas ! il y a des régions rurales où l'on peut cheminer à la longueur de journée, le dimanche comme les autres jours, sans rencontrer le bon Dieu ; il en est de même dans la majeure partie des régions industrielles. Voyez tous ces travailleurs aux mains calleuses ; interrogez, scrutez, cherchez ; il semble que toute idée religieuse ait fui de ces pauvres âmes. Voilà le grand fléau moderne aussi abominable, et plus encore, que le fléau de la tuberculose. Celui-ci tue, use les corps et épuise la race ; l'autre tue les âmes et épuise les réserves spirituelles de la France. Nous, du moins, soyons-lui unis par l'amour. Quelles que soient nos occupations, orientons notre âme vers le Cœur de Jésus. Répondons à ses désirs. C'est pourquoi, dès notre réveil, portons notre pensée sur Jésus résidant au tabernacle, « Divin Cœur de Jésus, disons-nous, je vous adore, je vous aime ; accordez-moi la grâce de vous aimer toujours de plus en plus. »

C'est pourquoi, honorons ce Cœur divin particulièrement pendant le mois de juin et le premier vendredi de chaque mois. Que sa fête soit célébrée le vendredi qui suit l'octave de la Fête-Dieu, qu'elle soit un jour de réparation solennelle pour les ingratitudes, les blasphèmes, les irrévérences, les sacrilèges dont son Cœur est victime. C'est pourquoi, consacrons nos familles au Sacré-Cœur. Cette consécration ne saurait être trop recommandée. Car la famille est battue en brèche, désorganisée, profanée, détruite par les suites funestes de la guerre. Rien de plus utile, de plus urgent que de la placer sous l'égide du Cœur de Jésus, « sanctuaire de justice et d'amour, source

de vie et de sainteté. » D'ailleurs, le Sacré-Cœur lui-même vous le demande : « Je bénirai les maisons où mon image sera exposée et honorée. » — « Je mettrai la paix dans les familles. » — « Je bénirai leurs entreprises. » Et la France attend ce geste. Il y a une voix qui peut parler au nom de la France : la voix des familles ; celles-ci sont la substance même de la France : « le jour où, toutes les familles chrétiennes de France étant chacune à part consacrées au Sacré-Cœur, toutes ensemble, et le sachant, le voulant, consacreraient au Sacré-Cœur la famille française, ce serait, pour la plus grande part et réellement, la France consacrée au Sacré-Cœur. »

* *

C'était durant la guerre de 1914. Un soldat soigné à l'hôpital d'Alexandrie racontait ceci : des torpilles tombent autour de moi ; plus de dix dans un rayon de 7 à 8 mètres. Je me prépare à la mort. Un saisissement horrible me prend. Soudain, dans un élan de confiance, je m'écrie : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! » Au même moment une torpille tombe juste à mes pieds. Je me vois foudroyé... Que se passe-t-il ?... cette torpille n'éclate pas. » J'étais sauvé ! par le Sacré-Cœur. »

Tournons-nous vers le Cœur de Jésus ; honorons-le et réalisons le culte qui lui est dû par les pratiques que je viens de vous signaler... Toutes les réformes ne seront qu'un leurre et n'engendreront que déceptions et souffrances si elles ne s'appuient pas sur ce fondement inébranlable : le Sacré-Cœur de Jésus.

Le Sacré-Cœur de Jésus s'est donné ; le saurons-nous recevoir ? Oui, car il n'y a, il n'y aura jamais d'autre source de salut. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XVI

OFFERTOIRE

Mes frères,

Après avoir présenté l'hostie, le célébrant fait avec elle un signe de croix horizontal puis la pose sur le corporal. Ce geste nous rappelle que jadis les pains des fidèles étaient disposés sur l'autel en forme de croix. Ensuite il s'écarte, car jadis la préparation du calice ne s'effectuait pas à l'autel même, mais à côté. Aussi, le célébrant se rend-il à l'extrémité de l'autel, du côté de l'Epître pour verser le vin dans le calice et y ajouter un peu d'eau qu'il bénit. Certes, ce mélange de l'eau et du vin dans le calice évoque la dernière Cène où Notre-Seigneur consacra un calice dans lequel, selon l'usage des Juifs, il y avait sans doute un peu d'eau. Mais surtout ce mélange symbolise la divinisation du chrétien par son union à Jésus-Christ. Comme l'eau et le vin, une fois mélangés, ne peuvent plus être séparés, rien non plus ne détachera du Christ les fidèles qui s'attachent à lui dans l'acte de son sacrifice et qui demeurent ensuite dans son amour. Bien plus, allez donc reconnaître les gouttes d'eau une fois qu'elles sont mêlées au vin ! De même, une fois unie à Jésus dans le mystère de la Rédemption, que la messe perpétue, notre indignité disparaît aux yeux de Dieu, elle s'engloutit dans la sainteté de son Fils. Par le sacrement de l'Eucharistie, à la Communion, notre humanité entrera en contact avec la divinité ; mais déjà, dans l'offrande du sacrifice, comme l'eau confondue avec le vin deviendra aussi le sang de Jésus, pareillement nous ne ferons avec le Christ qu'une seule hostie, celle que le Père contemplait avec un amour infini quand elle s'immolait sur la croix.

I. — *Bénédiction de l'eau*

Quelle richesse de doctrine dans ce symbolisme ! Elle est résumée dans la prière que le prêtre prononce, non pas en versant le vin dans le calice mais lorsque, ensuite, il bénit l'eau et qu'il l'ajoute au vin, c'est-à-dire quand il fait le rite qui représente l'union du chrétien à Jésus-Christ. Cette oraison est de beaucoup la plus belle des 7. Elle est l'adaptation d'une collecte romaine en usage au temps du pape S. Léon, pour le jour de Noël, en évoquant l'admirable échange qui s'est effectué dans l'inoubliable nuit de Bethléem entre le Fils de Dieu et la race des humains. « O la bonne affaire ! » chante, en effet, la liturgie de ce jour. Pour que le Fils de Dieu vienne habiter parmi nous, nous lui avons cédé notre nature humaine, et quand il nous quittera pour rentrer dans sa gloire, il nous laissera sa divinité en partage ! Et la messe, précisément, est le renouvellement de cet échange prodigieux.

Préparons-nous-y dès l'Offertoire. Le célébrant a déjà rassemblé notre don matériel, nos dispositions, nos intentions. Il manque encore dans notre offrande : nos efforts, nos peines, nos *sacrifices*. Présentons-les vite à l'autel. Lorsqu'il verse quelques gouttes d'eau dans le vin du calice, le prêtre unit vos sacrifices personnels au sacrifice du Christ qui va être reproduit. De vos souffrances, aucune ne sera perdue, si vous les mêlez à la Passion de Notre-Seigneur. Seuls, nous aurions bien raison de gémir sur l'inutilité de nos peines et de nos efforts : « A quoi bon prendre tant de peine ? Le mal qu'on se donne n'est qu'une goutte d'eau perdue dans l'immensité de la mer ! » Dieu merci, à chacune de nos messes, notre pauvre goutte d'eau, au lieu de se perdre dans l'océan, tombe dans le calice où elle s'unira au sang du Sauveur. En d'autres termes, nous apportons à l'autel nos pauvres labeurs humains, nos misérables douleurs humaines et le Seigneur, en les faisant siens après la consécration, leur confère une valeur divine.

Vous comprenez maintenant pourquoi le prêtre ne bénit que l'eau : parce qu'elle représente le peuple, les fidèles, pauvres pécheurs qui ont besoin d'être bénits, purifiés, afin de pouvoir s'unir à Jésus-Christ, la Pureté même, — tandis que le vin n'a évidemment pas besoin d'être bénit, puisqu'il représente le Christ qui, lui au contraire, bénit toutes choses.

Vous comprenez également pourquoi le prêtre ne pourrait dire la messe, s'il était dans l'impossibilité de trouver la goutte d'eau indispensable. La Sainte Eglise tient essentiellement à l'offrande des fidèles.

II. — *Offrande du calice*

Alors, revenu au milieu de l'autel, le prêtre élève le calice et, les yeux fixés sur la croix, il dit la prière *Offerimus*... Il supplie le Seigneur de recevoir ce calice (qu'il nomme par anticipation « Calice du salut » parce qu'il contiendra bientôt le sang que le Christ répandit) pour notre salut et celui du monde entier. Ainsi le célébrant élargit ses intentions jusqu'aux extrémités du monde.

Faisons de même : *prière catholique, prière mis-*

sionnaire, pas de prière ratatinée, mais prière d'envergure. Autour de moi : ce ménage qui ne va pas, — ce malade aigri, — ces disputes nationales et internationales, — nos frères, nos sœurs... Me rappeler que Jésus s'est immolé pour le salut de tous les hommes.

* *

Ne pas escamoter l'Offertoire dans la hâte de voir arriver la consération où nous pourrons adorer, supplier, remercier. Ne pas se contenter d'attendre. Attendez, oui, mais d'une attente chargée de désirs. Offrez-vous à celui qui va venir, pour le monde entier.

La goutte d'eau, insipide et sans valeur, unie au vin riche et généreux, devient quasiment du vin. Ainsi : ma journée, ma semaine... une goutte d'eau. Ces démarches, ces écritures, ces coups de balai, de chiffon, ces courses... une goutte d'eau. Que mes journées tombent tout entières dans le calice. Ma journée deviendra alors celle du Christ, et j'aurai fait mon offrande sans quitter ma chaise, ou mon travail. Ainsi soit-il.

PLAN DE RETRAITE POUR RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTEME

2e Jour

VII

LA SAINTETÉ A PROPOSER AUX PETITES FILLES

Le couronnement des dons du Saint-Esprit doit être la sainteté, voire la sainteté héroïque. Je vous ai dit : vers le mieux ; ce soir, je dis : vers la sainteté. Oui, même pour vous.

* *

1. *La sainteté extraordinaire que nous admirons.* — Sans pouvoir ni vouloir l'imiter. Celle des martyrs : le don de force. Pancrace, Sébastien, Agnès... Mais le martyre de sang ne peut être la sainteté de tout le monde. Vous pouvez tout au moins dire à Dieu que vous seriez prêtes à verser votre sang pour lui s'il le fallait. — Sans être martyrs, il y a des saints que Dieu a destinés à faire de grandes choses dans l'Eglise et, pour les y aider, il leur a accordé des dons extraordinaires de sainteté extérieure, en y ajoutant des grâces spéciales qui ne peuvent être accordées à tous. Exemples Curé d'Ars, S. Jean Bosco, Jeanne d'Arc. Admirons, sans pouvoir imiter...

2. *La sainteté supérieure que nous pouvons pratiquer.* — Supérieure, donc au-dessus du simple état de grâce qui constitue déjà cependant une véritable sainteté devant Dieu, puisqu'en état de grâce on va au paradis. Nous l'avons dit : nous voulons aller plus haut, faire mieux.

Cette sainteté qui devrait être le fruit du sacrement de confirmation en tous ceux qui le reçoivent bien, n'est pas autre chose que l'accomplissement parfait du devoir d'état ? Faire ce qu'on a à faire : comme on doit le faire, quand on doit le faire :

1o *Faire ce qu'on a à faire :* suivre le réglement, étudier ce qu'on a à étudier ; ne pas suivre son caprice, mais les indications des parents, des maîtresses, du confesseur, sans compter les commandements de Dieu et de l'Eglise.

2o *Comme on doit le faire :* y mettre tous ses soins, pas de nonchalance, de tricheries, pas de paresse ; beaucoup de bonne volonté et de conscience. La réussite n'est pas nécessaire. Curé d'Ars si peu intelligent, et cependant si exact dans son travail... Parabole des deux fils dans l'Evangile.

3o *Quand on doit le faire :* ne pas faire passer le jeu avant le travail ; on s'expose à ne plus pouvoir faire ce qu'on a à faire ou à ne plus pouvoir le faire comme on doit le faire. La récréation de S. Louis de Gonzague.

Utilité du réglement : l'apologue de la poule de S. Jean Bosco.

3. *Difficulté et facilité de cette sainteté.* — Difficulté : un petit martyre de chaque instant renouvelé sans cesse (S. François de Sales), parce que c'est le renoncement continuel à sa volonté propre pour faire la volonté de Dieu et cela coûte toujours ; — facilité cependant, quand on a pris l'habitude. Utilité, nécessité de commencer tout de suite. Plus tard, trop tard. Un homme est fait à quatre ans, a dit un philosophe. En faisant la part d'exagération de ce mot, on peut dire que votre âge est celui qui prépare toute la vie... Vous serez étonnées de constater combien on manque sa vie en reculant sans cesse la mise en pratique des résolutions sérieuses.

* *

« Seigneur, je vous suivrai partout où vous irez. »

3e Jour

VIII

L'EUCHARISTIE

Dans l'Eglise primitive, les trois *sacrements de l'initiation :* baptême, confirmation, eucharistie. Même les petits enfants sans la raison communiaient. On trouvait cela si naturel. Puis, peu à peu, on a séparé ces trois sacrements. Mais, après le baptême et après la confirmation, l'eucharistie est le sacrement qui concourt le plus à la vie chrétienne. Il faut même dire que c'est dans l'eucharistie que se trouve la source la plus abondante de vie chrétienne.

* *

1. *L'eucharistie, c'est Jésus,* qui est non seulement la voie et la vérité, mais *la vie.* Rappeler l'histoire sainte : promesse de l'eucharistie, après la 1re multiplication des pains (Jn., VI).

2. *Les effets de l'eucharistie dans l'âme :* augmentation de la grâce, mais dans le sens de l'amour. L'eucharistie est le sacrement qui montre le mieux l'amour de Jésus pour nous. *Desiderio desideravi.*

Pour faire l'eucharistie, il a fallu que le Christ mourût sur la croix puisque le sacrifice de la messe est la reproduction non sanglante de la croix. L'amour de Jésus pour nous. Notre vie chrétienne doit être une vie d'amour pour Dieu, pour le prochain. Il faut qu'elle soit soutenue par l'amour et l'amour, c'est l'eucharistie qui nous le donne. L'eucharistie, c'est l'union à Jésus.

Si l'eucharistie nous aide à éviter, à réparer même le péché véniel, c'est encore et toujours par l'amour qu'elle atteint cet effet : la ferveur.

3. *Les effets de l'eucharistie dans le corps :* par la présence de Jésus, notre corps pour ainsi dire consacré à Jésus ; il lui appartient plus spécialement ; et Jésus exerce sur le corps du communiant une influence particulièrement active et bienfaisante : pré-

servation de l'impureté, et c'est encore ici un effet indirect de l'amour de Dieu ; et puis, gage de la résurrection glorieuse.

* *

Les saints aimaient la communion et y recouraient fréquemment. Un seul exemple : Jeanne d'Arc. Aimons la sainte communion, mais la communion bien faite, dès lors que nous sommes en état de grâce. On dit : source de paix et de joie spirituelle. En principe, oui ; en fait, pas toujours. Bien des sécheresses parfois. Cela n'empêche pas les bonnes communions.

Nous ne savons pas apprécier comme il le faudrait la sainte communion : Jésus se donnant à nous. Voir les paroles du Curé d'Ars.

IX

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

L'eucharistie est le sacrement de l'amour ; amour de Dieu pour nous, amour de nous pour Dieu. C'est aussi sacrement de l'amour du prochain. Paroles du Christ : « Si tu as quelque chose contre ton frère, etc... » Application à la communion.

* *

1. *Explication du mot communion :* union avec Dieu, avec le prochain. Symbolisme des épis broyés ensemble, des grains pressés ensemble pour former le pain et le vin eucharistiques. Tous les fidèles unis à la messe autour de Jésus et par Jésus. *Cum ipso, in ipso, per ipsum.*

2. *La charité d'une enfant qui communie bien :*

a) à l'égard de ses compagnes... toujours aimable, gracieuse, prête à rendre service... Jamais de mauvaise humeur, de méchanceté, de médisance, de jalousie, de calomnies, de rapportage... Prête volontiers ses jouets ; si on les lui endommage, ne se met pas en colère, ne gronde pas...

b) A l'égard de ses parents ? L'amabilité se double de respect, d'empressement à obéir, d'un désir sincère de faire plaisir, d'aider. Exemple de la Sainte Vierge.

c) A l'égard des étrangers... Politesse, empressement à rendre service, surtout aux vieillards et aux infirmes... Souvenir dans les prières et aide matérielle si possible.

d) A l'égard de tous : vif désir du salut des hommes ; et du triomphe de l'Eglise : amour du pape, prière pour les supérieurs ecclésiastiques, supérieurs, maîtresses, évêque, curé, aumônier.

3. *Quand on a manqué de charité, comment réparer ?* — Et surtout *comment prévenir* les manques de charité ? Le grand remède à tout sera *l'humilité.* Humilité = vérité. Or la vérité est que nous n'avons de bien que ce qui nous vient de la grâce de Dieu ; seul le mal nous appartient vraiment en propre. Doctrine catholique sur l'état de grâce (réponse de Jeanne d'Arc à ses juges). Les plus grands saints ont été des humbles : Jésus-Christ (doux et humble de cœur) ; la Sainte Vierge *(respexit humilitatem).* Bien convaincus par l'humilité, plus de jalousies ni de manquements à la charité ; et s'il y en a eu, réparer soit en changeant d'attitude (souvent ce sera suffisant) soit en demandant pardon (surtout s'il s'agit de supérieurs).

Une remarque : l'humilité n'empêche pas de faire ce qu'on doit faire et de se mettre en avant s'il le faut (comment une petite fille a réparé pour une place volée en trichant).

* *

Résolution : je veux être charitable et ne plus m'estimer plus que d'autres ; je verrai ce qu'il y a chez les autres de supérieur à moi et si je ne le vois pas, je supposerai que leur âme vaut mieux que la mienne. Curé d'Ars, si peu intelligent, si saint. Se considérer, comme disait le Curé d'Ars, comme « le rabot entre les mains de Dieu ». Cela vaut pour le prêtre. Cela vaut pour les fidèles.

X

LA COMMUNION FRÉQUENTE

Le meilleur moyen de vivre en chrétien, en parfait chrétien et de vivre par le Christ, dans le Christ, avec le Christ, par la communion. Retraite faite avec le Christ, modèle de ce que doit être votre vie, vécue avec le Christ. Le moyen par excellence de cette union avec Jésus-Christ en tout est la communion fréquente, et c'est par là que nous terminerons cette retraite.

* *

1. *Communion fréquente.* Qu'est-ce ? Quotidienne. Presque quotidienne. *Relativement* fréquente = chaque fois qu'on assiste à la messe. C'est l'idéal que l'enfant chrétienne, la jeune fille, la femme... doit se proposer.

Mais il faut que ce soit de *bonnes communions ;* bonnes non seulement parce que faites en état de grâce, mais parce que *ferventes.* Cette communion fréquente peut apporter de grandes grâces, si elle est faite ainsi avec ferveur : « On apprend à bien recevoir le divin Sauveur en le recevant souvent, de même qu'en général on ne fait bien une chose qu'en l'apprenant par exercice » (S. Fr. de Sales).

2. Deux conditions générales pour que la communion fréquente porte ses fruits (car, par elle-même, elle n'est pas une marque de la sainteté, ni la récompense de la sainteté, comme la nourriture n'est pas un signe de la force corporelle ; elle n'est que le moyen de l'acquérir).

a) Première condition : *l'intention droite.* Pas pour faire comme les autres, par routine, mais pour être plus à Jésus et par là devenir meilleure.

b) Deuxième condition : le fruit direct de la communion étant l'amour de Dieu, il faut aller communier avec le désir d'aimer davantage Jésus : la communion est le moyen de développer sans cesse cet amour. On va communier pour aimer davantage.

Mais qu'est-ce qu'aimer Jésus ? Le lui dire ? Non. Le lui montrer par un progrès incessant dans la vertu. Et c'est ici encore que nous retrouvons la nécessité de pratiquer une lutte continuelle contre nos défauts, pour faire une place plus belle à Jésus. Ce n'est pas seulement au moment de la messe qu'il faut se préparer à communier, c'est toute sa vie.

3. *Moyen pratique.* Celui de S. Louis de Gonzague. Partager le temps entre deux communions successives en deux parties : la première, action de grâces ; la seconde, préparation. Mais tout, tout doit servir d'actions de grâces et de préparation, même les actes les plus ordinaires. Jésus doit envelopper notre vie tout entière.

* *

Ainsi, peu à peu, la communion nous servira à devenir meilleures et à faire plaisir à Jésus. Voilà la communion fervente ! Et pas celle où on croit ressentir intérieurement de la joie, une satisfaction sensible. Attention au piège... pour nous dégoûter quand nous n'aurions plus ces consolations...

Oui, avec Jésus, le pilote est à bord.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

X

DANS « L'ASCENSEUR » DIVIN
LES GRANDES VERTUS DES « TOUT PETITS »

C'est à toutes les âmes de bonne volonté que s'adresse le message de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais surtout à celles qu'elle appelle les « petites âmes ». Entendons par ce mot les âmes qui se trouvent trop faibles « pour gravir le rude escalier de la perfection » encore qu'elles en aient le désir, et qui, sentant leur impuissance à faire le bien, rêvent cependant de la sainteté et cherchent le moyen d'y atteindre quand même.

Le nombre en est grand sur la terre. Malheureusement, livrées à elles-mêmes, elles ne peuvent que se décourager et il en résulte pour elles et pour Dieu une immense perte d'amour, ce qui représente le plus grand des dommages. Qu'elles viennent donc à sainte Thérèse ! Qu'elles l'écoutent et regardent faire ! A son école, non seulement elles apprendront à ne pas se décourager, mais elles s'enhardiront au point d'espérer parvenir, elles aussi, un jour, jusqu'*aux plus hautes cimes du divin Amour*. Car la perfection que sainte Thérèse leur offre n'est rien moins que cela. Et c'est bien en cela que réside le plus beau de son message : fournir à de *petites âmes* appelées à marcher par la voie commune, le moyen de s'élever rapidement à une haute sainteté, en s'y faisant porter par Dieu lui-même.

Mais le moyen ? — Sainte Thérèse va nous le révéler grâce à une comparaison aussi ingénieuse que charmante, fruit de ses propres expériences.

« Mon désir, écrit-elle au chap. IX de l'*Histoire d'une Ame*, a toujours été de devenir une sainte ; mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons, dans la nature, entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants. Au lieu de me décourager, je me suis dit : « Le bon Dieu ne saurait inspirer de désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un *ascenseur* le remplace avantageusement. Moi, je voudrais trouver aussi un *ascenseur* pour m'élever jusqu'à Jésus ; *car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection*. Alors j'ai demandé aux Livres Saints l'indication de l'*ascenseur*, objet de mon désir ; et j'ai lu ces mots sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un *est tout petit, qu'il vienne à moi*. » Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais trouvé ce que je cherchais. Voulant savoir encore ce qu'il ferait au *tout petit*, j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « *Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous bercerai sur mes genoux* » (Isaïe).

« Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, *ce sont vos bras, ô Jésus !* Pour cela, je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. »

Tout ce passage était à citer parce que la conduite que sainte Thérèse y tient est toute à imiter.

Qu'y voyons-nous d'abord ? Un vrai et persévérant désir de sainteté. C'est en effet la première et indispensable condition pour suivre sainte Thérèse dans sa *petite voie* et ce n'est pas autre chose que le « *Si quis vult venire post me* » de l'Evangile. Nous supposons donc une âme qui a le désir sincère et la volonté de se sanctifier.

En second lieu, cette âme sent sa petitesse extrême. Lorsqu'elle se met en présence des géants de la sainteté, elle se voit comme un grain de sable au pied d'une énorme montagne. Que faire pour combler la distance qui la sépare du sommet ? Se grandir ? C'est impossible. Aussi bien, n'est-ce point nécessaire. Que plutôt elle s'abaisse encore plus à ses propres yeux ! Qu'elle se fasse de plus en plus petite ! Et dans son impuissance elle trouvera le secret de sa force, en devenant forte de la force même de Dieu.

A une condition pourtant : c'est que, par la pratique des petites vertus dont l'occasion s'offre à elle tous les jours, elle témoigne de sa bonne volonté, et que par l'ardeur de ses désirs, elle oblige le bon Dieu à la secourir.

Car cette petite âme est comme « un tout petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile : il retombe sans pouvoir avancer. » « Eh bien, conseillait sainte Thérèse à l'une de ses novices, soyez ce petit enfant : par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche. Non ! Mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même, et *vous prenant dans ses bras*, il vous emportera pour toujours dans son Royaume où vous ne le quitterez plus » *(Conseils et souvenirs)*.

C'est donc dans cet ascenseur divin qu'il s'agit, pour une petite âme, de prendre place pour se faire porter du fond de son néant « au plus haut sommet de la montagne du divin Amour ». Pour cela, quatre grandes vertus lui sont indispensables, à savoir : 1° l'humilité, qui lui permet d'entrer dans l'ascenseur et d'y demeurer ; — 2° la confiance qui imprime son mouvement à l'ascenseur et l'accélère à son gré ; — 3° le saint abandon qui, livrant l'enfant sans résistance à son divin Porteur, permet à celui-ci de l'emporter librement au gré de ses désirs ; — 4° enfin, l'amour qui doit être l'unique et très douce occupation du petit enfant, tout au long de son voyage ; — le tout en passant dans la plus grande *simplicité*, laquelle doit toujours marquer de son empreinte toute la conduite d'un petit enfant.

* *

1. *L'humilité* d'abord. C'est elle qui donne accès dans l'ascenseur. « Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi ! » Et cela se comprend, car on ne

porte pas à son cou les grandes personnes, ni même tous les enfants, mais seulement les plus petits. Plus ils sont petits et plus ils ont leur place marquée dans les bras de leur mère. A mesure qu'ils grandissent, elle cesse de les porter. Ne peuvent-ils pas marcher tout seuls ? Et puis, ils deviennent trop lourds. Comment ferait-elle pour les garder à son cou ?

Ainsi en va-t-il pour les âmes au chemin de la perfection. Car il est bien vrai qu'il y a deux manières d'avancer : l'une est d'y marcher soi-même, l'autre est de s'y faire porter par le bon Dieu. Chacun est libre de choisir celle qu'il préfère. Mais si vous optez pour la seconde, — et Ste Thérèse vous presse de le faire, — acceptez de remplir les conditions nécessaires, et tout d'abord la première et la plus indispensable, qui est de vous faire petits, le plus petits possible, à vos propres yeux.

Prenez donc conscience de votre néant et de votre impuissance à tout bien. Regardez-vous, à l'exemple de Thérèse, « comme de toutes petites âmes, qui n'ont jamais rien pu faire toutes seules ». Complaisez-vous dans cette pensée, et pour être logiques avec vous-mêmes, aimez à toucher du doigt, je veux dire à expérimenter tous les jours, votre faiblesse, votre misère et votre inconstance. Rien de tout cela ne saurait être un obstacle à votre entrée dans l'ascenseur. La seule chose qui pourrait vous en écarter, ce serait si vous refusiez d'ouvrir les yeux sur votre pauvreté, ou si vous ne les ouvriez qu'à regret, ou encore si vous vous attristiez du rien que vous êtes, du rien que vous pouvez, du rien que vous valez par vous-mêmes. Car alors, vous ne seriez pas vraiment humbles de cette humilité qui seule plaît au bon Dieu et qui est *l'humilité du cœur*, celle qui consiste dans la vue *aimée* de tout ce qui nous abaisse à nos propres yeux.

Or, rien ne rabaisse plus notre orgueil que la constatation quotidienne de nos faiblesses, de nos imperfections et, en général, de toutes nos fautes. Mais écoutez sainte Thérèse, « *je ne m'afflige pas*, écrivait-elle, *en me voyant la faiblesse même. Au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections, je l'avoue : ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi.* »

Ce n'est pas tout. La privation des grâces et des consolations sensibles est pour la vraie humilité une autre pâture délicieuse, parce qu'elle ramène l'âme à ses réelles dimensions. Riche de lumières surnaturelles, animée d'ardents désirs, victorieuse dans ses combats, elle ne serait que trop portée à regarder toutes ces choses comme sa richesse personnelle et le fruit de ses propres efforts. En se les attribuant, elle se glorifierait indûment, elle se grandirait injustement, et perdrait ainsi le bénéfice de sa petitesse. A mesure qu'une âme s'enorgueillit, Dieu cesse de la porter.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui possédait sur tous ces points une vue si pénétrante et si juste, avait donc bien raison de dire, en parlant de la place qu'elle aurait prise dans les bras de Jésus, devenu son *divin Ascenseur*, « *je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus.* » Et pour le devenir de plus en plus, de plus en plus elle se réjouissait de sa petitesse et de sa pauvreté ; elle aimait à marcher dans la foi pure, à être sans consolation, à se sentir sans force et sans vertu, sachant bien que « *ce qui plaisait au bon Dieu dans sa petite âme, c'était de la voir aimer sa petitesse et sa pauvreté ; c'était l'espérance aveugle qu'elle avait dans sa Miséricorde.* »

* *

2. *La Confiance.* Car l'humilité, quand elle est vraie, engendre la confiance.

En effet, voyez un tout petit enfant. Il n'a rien à lui ; il ne peut rien faire tout seul. Mais aussi, voyez la *confiance aveugle* que, pour ce motif, il a dans sa mère, et qui fait qu'à tout instant il tourne son regard vers elle, ou tend de son côté ses petits bras suppliants. D'où lui viennent ces gestes de si touchante confiance ? De sa totale impuissance. Et qu'est-ce qui fait qu'aussitôt, sans le moindre retard, sa mère vole à son secours ? Encore et toujours la vue de cette impuissance.

C'est ainsi que dans l'âme chrétienne l'humilité engendre la confiance. Car Dieu est plus tendre qu'une mère. Ne dit-il pas : « Quand même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai jamais ! » Dès lors quel sujet de confiance ! Mais Dieu n'est pas seulement bon. Bon, il l'est *infiniment*, comme il est infiniment miséricordieux, tendre et compatissant, comme il est infiniment riche et tout-puissant. Aussi sainte Thérèse nous assure-t-elle « *qu'on n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu si puissant et si miséricordieux ; qu'on obtient de lui tout autant qu'on espère.* »

Quant à elle, appuyée sur son titre d'enfant, elle ne craignait pas de pousser sa confiance jusqu'à des limites extrêmes. Et cette confiance sans bornes dans la miséricordieuse bonté de son Père céleste, est l'un des traits les plus caractéristiques de son esprit, et qui ne l'aurait pas compris, n'aurait pas compris grand'chose à sa petite voie d'enfance spirituelle. Ici, en effet, la confiance figure au premier plan. Non pas toutefois une confiance quelconque, médiocre, ou humaine qui s'appuierait sur des motifs naturels et qui, se ressentant d'une telle origine, ne pourrait être que fragile et limitée, mais la confiance surnaturelle : celle qui, parce qu'elle s'appuie sur les deux inébranlables fondements, du néant de l'homme d'une part, et de l'autre, de la toute-puissance et de l'infinie miséricorde du bon Dieu, peut et doit se faire grande comme eux. Car ni le néant ni Dieu n'ont de limite.

Qui a découvert cette vérité et qui y croit, possède un grand secret de sainteté, celui qui faisait dire à sainte Thérèse : « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour. »

C'est cette confiance toute surnaturelle qui, avec l'humilité, l'avait conduite elle-même dans les bras de Jésus avec l'assurance d'y trouver tous les secours qui naturellement lui manquaient.

C'est cette confiance qui lui faisait concevoir des désirs immenses de sainteté, avec la certitude qu'ils se réaliseraient un jour, et des désirs d'apostolat, vastes comme l'univers, dont il lui arrivait de penser que, si grands qu'ils fussent, le Seigneur ferait pour elle des merveilles qui les surpasseraient encore infiniment.

C'est cette confiance qui la faisait se livrer sans réserve dans un tout filial et amoureux abandon entre les bras du bon Dieu. Et elle nous presse d'en faire autant, comme elle nous presse de ne jamais nous décourager de nos fautes, ni de nos infidélités mais de nous relever chaque fois que nous tombons, plus confiants en la bonté divine.

Elle veut même que les plus grands pécheurs aient assez de confiance en Dieu pour croire non seulement à son pardon, mais à la joie qu'il a de leur pardonner, ainsi qu'à son infini désir de combler de ses grâces d'amour les enfants prodigues qui reviennent à lui, repentants et convertis.

C'est ainsi qu'une « petite âme », une fois qu'elle a pris place dans l'ascenseur divin, doit se laisser guider, en tout et toujours, par une confiance sans borne en la miséricordieuse bonté de son divin Pasteur. Qu'on remarque bien toutefois, pour ne pas se laisser abattre tôt ou tard par des illusions, que cette confiance toute surnaturelle, n'est pas une vertu de tout repos que l'on puisse pratiquer sans qu'il en coûte. Comme toutes les vertus, elle a son héroïsme et si la grâce tient une large place dans sa croissance, celle-ci dépend aussi en grande partie de notre propre fidélité. Peut-être, à certains jours, nous faudra-t-il « espérer contre toute espérance ». Mais là précisément réside notre mérite, et c'est alors que la foi remporte ses plus beaux triomphes. Dieu n'est-il pas « le maître de l'impossible », suivant la parole du Père de Foucauld. Et c'est dans le même sens que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « *Jésus peut tout ; la foi enfante des miracles.* »

* *

3. *Le saint abandon.* — Un des plus heureux effets de la confiance chez le *tout petit* enfant du bon Dieu, c'est de le livrer entre les bras de son divin Porteur, dans un geste de *filial et total abandon.* Ainsi font ici-bas les tout-petits aux bras de leur mère. Ils ne s'inquiètent ni du chemin par où elle les emporte, ni du temps qu'il fait, ni de l'heure qu'il est, ni des dangers qui peuvent se trouver sur la route. Ils sont en assurance. Ce n'est pas leur raison, encore en sommeil, mais leur cœur qui le leur dit. Et de même que rien ne les trouble, de même rien ne les charme ni ne les attire en dehors du sein sur lequel ils reposent, des bras qui les portent, et du regard maternel qu'ils voient se fixer sur eux avec tant de tendresse. En quoi ils obéissent à cette voix secrète de la nature qui s'appelle l'instinct. Ils ne raisonnent ni ne calculent. Ils suivent simplement leur inclination naturelle, de sorte que leur abandon procède de leur amour autant que du besoin qu'ils éprouvent confusément de se sacrifier à cette maman qui représente à leurs yeux toute la tendresse du monde.

Ainsi doit agir l'âme qui veut se faire porter par Dieu aux plus hautes cimes de la divine charité; car il n'est pas d'autre voie pour y atteindre. Tel est l'enseignement formel de notre chère sainte : « *Jésus,* écrivait-elle, *se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à la fournaise du divin Amour : ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte entre les bras de son père.* »

Rien de plus vrai ni de plus facile à comprendre. Car aussi insensé que serait un tout petit enfant qui voudrait se conduire lui-même, sans connaître son chemin et sans avoir la force d'y faire le moindre pas, aussi insensée et téméraire serait l'âme qui, préférant se guider elle-même, refuserait de se confier à la Sagesse, à la Bonté et à la Toute-Puissance de son Père céleste, ou qui, une fois qu'elle serait livrée à lui pour qu'il la guide, et mise entre ses bras pour qu'il la porte, voudrait diriger elle-même sa marche, choisir les sentiers par où passer, et gênerait ainsi en les contrariant sans cesse, les desseins de sagesse et d'amour de son Porteur divin.

C'est une chose dont ne se privent pas les petits enfants de la terre, à mesure qu'ils grandissent. De toute l'ardeur de leurs désirs, ils aspirent à prendre place dans les bras de leur père ou de leur mère. Mais à peine y sont-ils qu'ils voudraient en descendre. Ou, s'ils aiment à y rester, ils aiment encore plus à suivre leurs caprices et il n'est pas rare de les voir se débattre entre ces bras pourtant si chers, pleurer et crier pour obtenir de force leur propre volonté. La conséquence, on la devine. Bien vite, l'enfant est remis par terre et il faut maintenant qu'il marche au lieu de se laisser porter. Ainsi arrive-t-il souvent à un trop grand nombre d'âmes, qui voudraient bien vivre d'abandon, mais à condition que le bon Dieu, cédant à leurs caprices, acceptât de faire toutes leurs volontés. Mais l'âme vraiment humble, surtout si elle est aimante, ne fait pas ainsi. Consciente jusqu'à l'évidence de son ignorance et de ses impuissances, confiante sans réserve dans l'infinie Sagesse, aussi bien que dans la miséricordieuse Tendresse de son Père céleste, elle attend tout de lui, et quoi qu'il arrive, ne cesse de vivre tout abandonnée à son bon Plaisir. Mais c'est surtout l'amour qui la livre le plus totalement à tous les vouloirs divins. Elle aime, elle se sait infiniment aimée, et c'est de ce double amour que naît la perfection de son abandon et de la joie qu'elle y trouve. S. Augustin avait raison : « L'abandon est le fruit délicieux de l'amour. »

* *

4. *L'amour.* Et c'est de l'amour qu'il nous reste à parler pour achever cette brève étude des vertus de l'Enfance spirituelle telle que sainte Thérèse l'a vécue et enseignée.

L'amour ! Vertu capitale, sur la pratique de laquelle le petit enfant du bon Dieu doit concentrer sa principale attention et dont il doit faire « son unique préoccupation ».

Regardez encore une fois un tout petit entre les bras de sa mère. De quoi est-il capable ? De rien, avons-nous dit, sauf d'aimer. Il ne peut ni travailler, c'est évident, ni se livrer à aucune occupation tant soit peu utile, mais il aime. Il aime de toute la force de son petit cœur, et il ne cesse de témoigner son amour par les petits moyens dont il dispose. Oui, petits et même tout petits moyens : tantôt, c'est un baiser, tantôt une caresse, tantôt un sourire ; tantôt il se presse plus fort sur le sein maternel ; tantôt il regarde sa mère avec plus de tendresse, en s'endormant. D'autres fois c'est une fleur qu'on lui a donnée ou qu'il a saisie au passage et que maintenant il offre avec une simplicité charmante.

En vérité, chacun de ces gestes est bien peu de chose. Disons que ce n'est rien. Mais combien ces riens ont de charme pour un cœur maternel ! Combien ils réjouissent et font sourire cette maman ! Comme ils la dédommagent de toutes ses peines et de tous ses sacrifices, de ses jours sans repos et de ses nuits sans sommeil !

Le cœur du bon Dieu, plus tendre que celui d'une mère, n'échappe pas à cette fascination de l'amour des tout petits. Aussi, à l'âme qui a pris place entre ses bras, ne demande-t-il rien d'autre que l'intention de le réjouir par sa fidélité dans les petites choses, c'est-à-dire par son application continuelle à lui faire de petits plaisirs, tous les petits plaisirs possibles.

A elle donc de chercher toutes les occasions de le